

parvenez à la plus haute perfection, en devenant véritablement honnête homme. Volez au secours du citoyen opprimé ; soulagez la misère du pauvre, pourvu qu'elle ne soit pas le fruit de l'oisiveté. Méprisez celui qui se rend l'esclave de ses richesses, et décernez l'ignominie à celui qui se construit une maison plus magnifique que les édifices publics. Mettez de la décence dans vos expressions; réprimez votre colère, et ne faites pas d'imprécations contre ceux mêmes qui vous ont fait du tort.

Que tous les citoyens aient toujours ces préceptes devant les yeux, et qu'aux jours de fêtes, on les récite à haute voix dans les repas, afin qu'ils se gravent encore mieux dans les esprits.

## CHAPITRE LXIII.

*Denys, roi de Syracuse, à Corinthe. Exploits de Timoléon.*

De retour à Athènes, après onze ans d'absence, nous crûmes, pour ainsi dire, y venir pour la première fois. La mort nous avoit privés de plusieurs de nos amis et de nos connaissances; des familles entières avoient disparu; d'autres s'étoient élevées à leur place: on nous recevoit comme étrangers dans les maisons que nous fréquentions auparavant; c'étoit par-tout la même scène, et d'autres acteurs.

La tribune aux harangues retentissoit sans cesse de plaintes contre Philippe. Les uns en étoient alarmés, les autres les écoutoient avec indifférence<sup>1</sup>. Démosthène avoit récemment accusé Eschine de s'être vendu à ce prince, lorsqu'il fut envoyé en Macédoine pour conclure la dernière paix; et comme Eschine avoit relevé la modestie des auciens orateurs, qui, en harangant le peuple, ne se livroient pas à des gestes outrés: Non, non, s'écria Démosthène, ce n'est point à la tribune, mais dans une ambassade, qu'il faut cacher ses mains sous

<sup>1</sup> Demos th. de fals. leg. p. 321 et 327.

son manteau <sup>1</sup>. Ce trait réussit, et cependant l'accusation n'eut pas de suite.

Nous fûmes pendant quelque temps accablés de questions sur l'Égypte et sur la Perse; je repris ensuite mes anciennes recherches. Un jour que je traversois la place publique, je vis un grand nombre de nouvellistes qui alloient, venoient, s'agitoient en tumulte, et ne savoient comment exprimer leur surprise. Qu'est-il donc arrivé, dis-je en m'approchant?—Denys est à Corinthe, répondit-on.—Quel Denys?—Ce roi de Syracuse, si puissant et si redouté. Timoléon l'a chassé du trône, et l'a fait jeter sur une galère qui vient de le mener à Corinthe <sup>2</sup>. Il est arrivé \* sans escorte, sans amis, sans parens; il a tout perdu, excepté le souvenir de ce qu'il étoit.

Cette nouvelle me fut bientôt confirmée par Euryale, que je trouvai chez Apollodore. C'étoit un Corinthien avec qui j'avois des liaisons, et qui en avoit eu autrefois avec Denys: il devoit retourner quelques mois après à Corinthe; je résolus de l'accompagner, et de contempler à loisir un des plus singuliers phénomènes de la fortune.

En arrivant dans cette ville, nous trouvâmes à la porte d'un cabaret, un gros homme <sup>3</sup>, enveloppé d'un méchant habit, à qui le maî-

<sup>1</sup> Demosth. de fals. leg. Diod. Sic. l. 16. p. 464.  
p. 332. \* L'an 343 avant J. C.  
<sup>2</sup> Plut. in Timol. t. 1. <sup>3</sup> Justin. l. 21. c. 2.  
p. 242. Justin. l. 21. c. 5.

tre de la maison sembloit accorder, par pitié, les restes de quelques bouteilles de vin. Il recevoit et repousoit, en riant, les plaisanteries grossières de quelques femmes de mauvaise vie, et ses bons-mots amusoient la populace assemblée autour de lui <sup>1</sup>.

Euryale me proposa, je ne sais sous quel prétexte, de descendre de voiture, et de ne pas quitter cet homme. Nous le suivîmes en un endroit où l'on exerçoit des femmes qui devoient, à la prochaine fête, chanter dans les chœurs: il leur faisoit répéter leur rôle, dirigeoit leurs voix, et disputoit avec elles sur la manière de rendre certains passages <sup>2</sup>. Il fut ensuite chez un parfumeur, où s'offrirent d'abord à nos yeux, le philosophe Diogène, et le musicien Aristoxène \*, qui, depuis quelques jours, étoient arrivés à Corinthe. Le premier, s'approchant de l'inconnu, lui dit: «Tu ne méritois pas le sort que tu éprouves. Tu compatissais donc à mes maux? répondit cet infortuné; je t'en remercie. Moi, compatir à tes maux, reprit Diogène! tu te trompes, vil esclave; tu devois vivre et mourir, comme ton père, dans l'effroi des tyrans; et je suis indigné de te voir dans une ville où tu peux sans crainte goûter encore quelques plaisirs <sup>3</sup>»

<sup>1</sup> Plut. in Tim. t. 1. p. un traité de musique, inséré dans le recueil de Meibomius.  
242. <sup>2</sup> Id. ibid.  
<sup>3</sup> C'est le même sans doute dont il nous reste Plut. in Tim. t. 1. p. 243.

Euryale, dis-je alors tout étonné, c'est donc là le roi de Syracuse! C'est lui-même, répondit-il: il ne me reconnoît pas; sa vue est affoiblie par les excès du vin<sup>1</sup>. Écoutez la suite de la conversation. Denys la soutint avec autant d'esprit que de modération. Aristoxène lui demanda la cause de la disgrâce de Platon. »Tous les maux assiègent un tyran, répondit-il; le plus dangereux est d'avoir des amis qui lui cachent la vérité. Je suivis leurs avis; j'éloignai Platon. Qu'en arriva-t-il? J'étois roi à Syracuse, je suis maître d'école à Corinthe<sup>2</sup>.» En effet, nous le vîmes plus d'une fois, dans un carrefour, expliquer à des enfans les principes de la grammaire<sup>3</sup>.

Le même motif qui m'avoit conduit à Corinthe, y attiroit journellement quantité d'étrangers. Les uns, à l'aspect de ce malheureux prince, laissoient échapper des mouvemens de pitié<sup>4</sup>; la plupart se repaïssoient avec délices d'un spectacle que les circonstances rendoient plus intéressant. Comme Philippe étoit sur le point de donner des fers à la Grèce, ils assouvissoient, sur le roi de Syracuse, la haine que leur inspiroit le roi de Macédoine. L'exemple instructif d'un tyran, plongé

<sup>1</sup> Aristot. et Theopomp. ap. Athen. lib. 10. p. 439. Justin. l. 21. c. 2.

<sup>2</sup> Plut. in Tim. t. 1. p. 243.

<sup>3</sup> Cicer. tuscul. lib. 3. c. 12. t. 2. p. 310. Id. ad

famil. l. 9. epist. 18. t. 7. p. 317. Justin. l. 21. c. 5. Lucian. Somn. c. 23. t. 2. p. 737. Val. Max. l. 6. c. 9. extern. n. 6.

<sup>4</sup> Plut. ibid. p. 242.

tout-à-coup dans la plus profonde humiliation, fut bientôt l'unique consolation de ces fiers républicains; quelque temps après, les Lacédémoniens ne répondirent aux menaces de Philippe, que par ces mots énergiques: *Denys à Corinthe*<sup>1</sup>.

Nous eûmes plusieurs conversations avec ce dernier; il faisoit sans peine l'aveu de ses fautes, apparemment parce qu'elles ne lui avoient guère coûté. Euryale voulut savoir ce qu'il pensoit des hommages qu'on lui rendoit à Syracuse. J'entretenois, répondit-il, quantité de Sophistes et de poètes dans mon palais; je ne les estimois point; cependant ils me faisoient une réputation<sup>2</sup>. Mes courtisans s'aperçurent que ma vue commençoit à s'affoiblir; ils devinrent, pour ainsi dire, tous aveugles; ils ne discernent plus rien; s'ils se rencontroient en ma présence, ils se heurtoient les uns contre les autres; dans nos soupers, j'étois obligé de diriger leurs mains, qui sembloient errer sur la table<sup>3</sup>. Et n'étiez-vous pas offensé de cette bassesse, lui dit Euryale? Quelquefois, reprit Denys; mais il est si doux de pardonner!

Dans ce moment, un Corinthien, qui vouloit être plaisant, et dont on soupçonnoit la probité, parut sur le seuil de la porte; il s'arrêta, et pour montrer qu'il n'avoit point de

<sup>1</sup> Demetr. Phaler. de 3 Theoph. ap. Athen. eloc. c. 8. l. 10. p. 439. Plut. de adul.

<sup>2</sup> Plut. apophth. t. 2. t. 2. p. 53. p. 176.

poignard sous sa robe, il affecta de la secouer à plusieurs reprises, comme font ceux qui abordent les tyrans. Cette épreuve seroit mieux placée, lui dit le prince, quand vous sortirez d'ici <sup>1</sup>.

Quelques momens après, un autre particulier entra, et il l'excédoit par ses importunités. Denys nous dit tout bas en soupirant : «Heureux ceux qui ont appris à souffrir dès leur enfance <sup>2</sup>»

De pareils outrages se renouveloient à tous momens : il cherchoit lui-même à se les attirer ; couvert de haillons, il passoit sa vie dans les cabarets, dans les rues, avec des gens du peuple, devenus les compagnons de ses plaisirs. On discernoit encore dans son ame, ce fonds d'inclinations basses qu'il reçut de la nature, et ces sentimens élevés qu'il devoit à son premier état ; il parloit comme un sage, il agissoit comme un fou ; je ne pouvois expliquer le mystère de sa conduite. Un Syracusain, qui l'avoit étudié avec attention, me dit : Outre que son esprit est trop foible et trop léger, pour avoir plus de mesure dans l'adversité que dans la prospérité, il s'est aperçu que la vue d'un tyran, même détrôné, répand la défiance et l'effroi parmi des hommes libres. S'il préféreroit l'obscurité à l'avilissement, sa tranquillité seroit suspecte aux Co-

<sup>1</sup> Ælian. var. hist. l. 4. c. 18. Plut. in Timol. t. I. p. 243. <sup>2</sup> Stob. serm. 110. p. 582.

rinthiens, qui favorisent la révolte de la Sicile. Il craint qu'ils ne parviennent à le craindre, et se sauve de leur haine par leur mépris <sup>1</sup>.

Il l'avoit obtenu tout entier pendant son séjour à Corinthe ; et dans la suite il mérita celui de toute la Grèce. Soit misère, soit dérangement d'esprit, il s'enrôla dans une troupe de prêtres de Cybèle ; il parcouroit avec eux les villes et les bourgs, un tympanon à la main, chantant, dansant autour de la figure de la déesse, et tendant la main pour recevoir quelques foibles aumônes <sup>2</sup>.

Avant de donner ces scènes humiliantes, il avoit eu la permission de s'absenter de Corinthe, et de voyager dans la Grèce. Le roi de Macédoine le reçut avec distinction. Dans leur premier entretien, Philippe lui demanda comment il avoit pu perdre cet empire que son père avoit conservé pendant si long-temps : «C'est, répondit-il, que j'héritai de sa puissance, et non de sa fortune <sup>3</sup>» Un Corinthien lui ayant déjà fait la même question, il avoit répondu : «Quand mon père monta sur le trône, les Syracusains étoient las de la démocratie ; quand on m'a forcé d'en descendre, ils l'étoient de la tyrannie <sup>4</sup>» Un jour

<sup>1</sup> Justin. lib. 21. c. 5. Plut. in Timol. t. I. p. 242. <sup>2</sup> Ælian. var. hist. l. 9. c. 8. Athen. lib. 12. c. 11. p. 541. Eustath. in odiss. <sup>3</sup> Ælian. ib. l. 12. c. 60. <sup>4</sup> Plut. apophth. t. 2. p. 176.

qu'à la table du roi de Macédoine, on s'entretenoit des poésies de Denys l'ancien: „Mais quel temps choissoit votre père, lui dit Philippe, pour composer un si grand nombre d'ouvrages? Celui, répondit-il, que vous et moi passons ici à boire <sup>1</sup>.”

Ses vices le précipitèrent deux fois dans l'infortune, et sa destinée lui opposa chaque fois un des plus grands hommes que ce siècle ait produits: Dion en premier lieu, et Timoléon ensuite. Je vais parler de ce dernier, et je raconterai ce que j'en appris dans les dernières années de mon séjour en Grèce.

On a vu plus haut \*, qu'après la mort de son frère, Timoléon s'étoit éloigné, pendant quelque temps, de Corinthe, et, pour toujours, des affaires publiques. Il avoit passé près de vingt ans dans cet exil volontaire <sup>2</sup>, lorsque ceux de Syracuse, ne pouvant plus résister à leurs tyrans, implorèrent l'assistance des Corinthiens, dont ils tirent leur origine. Ces derniers résolurent de lever des troupes; mais comme ils balançoient sur le choix du général, une voix nomma par hasard Timoléon, et fut suivie à l'instant d'une acclamation universelle <sup>3</sup>. L'accusation, autrefois intentée contre lui, n'avoit été que suspendue; les juges lui en remirent la décision: Timoléon,

<sup>1</sup> Plut. in Timol. t. I. p. 243.

\* Voyez le chapitre IX. de cet ouvrage.

<sup>2</sup> Plut. in Timol. t. I. p. 238.

<sup>3</sup> Id. ibid. p. 237.

lui dirent-ils, suivant la manière dont vous vous conduirez en Sicile, nous conclurons que vous avez fait mourir un frère ou un tyran <sup>1</sup>.

Les Syracusains se croyoient alors sans ressources. Icétas, chef des Léontins, dont ils avoient demandé l'appui, ne songeoit qu'à les asservir; il venoit de se liguier avec les Carthaginois. Maître de Syracuse, il tenoit Denys assiégé dans la citadelle. La flotte de Carthagé croisoit aux environs, pour intercepter celle de Corinthe. Dans l'intérieur de l'île, une fatale expérience avoit appris aux villes Grecques, à se défier de tous ceux qui s'empressoient de les secourir <sup>2</sup>.

Timoléon part avec dix galères et un petit nombre de soldats <sup>3</sup>; malgré la flotte des Carthaginois, il aborde en Italie, et se rend bientôt après à Tauroménium en Sicile. Entre cette ville et celle de Syracuse, est la ville d'Adranum, dont les habitans avoient appelé, les uns Icétas, et les autres Timoléon. Ils marchent tous deux en même temps, le premier à la tête de 5000 hommes, le second avec 1200. A trente stades \* d'Adranum, Timoléon apprend que les troupes d'Icétas viennent d'arriver, et sont occupées à se loger autour de la ville: il précipite ses pas, et fond sur elles

<sup>1</sup> Plut. in Tim. p. 238.  
Diod. Sic. l. 16. p. 459.

<sup>2</sup> Plut. ib. t. I. p. 241.  
Diod. Sic. l. 16. p. 461.

<sup>3</sup> Plut. ib. p. 289. Diod. Sic. ibid. p. 462.

\* Une lieue 335 toises.

avec tant d'ordre et d'impétuosité, qu'elles abandonnent, sans résistance, le camp, le bagage et beaucoup de prisonniers.

Ce succès changea tout-à-coup la disposition des esprits, et la face des affaires: la révolution fut si prompte, que, cinquante jours après son arrivée en Sicile, Timoléon vit les peuples de cette île briguer son alliance; quelques-uns des tyrans joindre leurs forces aux siennes <sup>1</sup>; Denys lui-même se rendre à discrétion, et lui remettre la citadelle de Syracuse, avec les trésors et les troupes qu'il avoit pris soin d'y rassembler.

Mon objet n'est pas de tracer ici les détails d'une si glorieuse expédition. Je dirai seulement que si Timoléon, jeune encore, avoit montré dans les combats la maturité d'un âge avancé, il montra sur le déclin de sa vie, la chaleur et l'activité de la jeunesse <sup>2</sup>; je dirai qu'il développa tous les talens, toutes les qualités d'un grand général; qu'à la tête d'un petit nombre de troupes, il délivra la Sicile des tyrans qui l'opprimoient, et la défendit contre une puissance encore plus formidable qui vouloit l'assujettir; qu'avec 6000 hommes, il mit en fuite une armée de 70,000 Carthaginois <sup>3</sup>; et qu'enfin ses projets étoient médités avec

<sup>1</sup> Plut. in Tim. p. 241

et 242. Diod. ibid. p. 463.

<sup>2</sup> Plut. ib. t. 1. p. 237.

<sup>3</sup> Plut. ibid. p. 248.

Diod. l. 15. p. 471.

tant de sagesse, qu'il parut maîtriser les hasards, et disposer des événemens.

Mais la gloire de Timoléon ne consiste pas dans cette continuité rapide de succès, qu'il attribuoit lui-même à la fortune, et dont il faisoit réjaillir l'éclat sur sa patrie <sup>1</sup>; elle est établie sur une suite de conquêtes plus dignes de la reconnoissance des hommes.

Le fer avoit moissonné une partie des habitans de la Sicile; d'autres, en grand nombre, s'étant dérobés par la fuite à l'oppression de leurs despotes, s'étoient dispersés dans la Grèce, dans les îles de la mer Egée, sur les côtes de l'Asie. Corinthe, remplie du même esprit que son général, les engagea, par ses députés, à retourner dans leur patrie; elle leur donna des vaisseaux, des chefs, une escorte, et, à leur arrivée en Sicile, des terres à partager. En même temps des hérauts déclarèrent aux jeux solennels de la Grèce, qu'elle reconnoissoit l'indépendance de Syracuse et de toute la Sicile <sup>2</sup>.

A ces cris de liberté, qui retentirent aussi dans toute l'Italie, 60,000 hommes se rendirent à Syracuse, les uns pour y jouir des droits de citoyens, les autres pour être distribués dans l'intérieur de l'île <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Plut. in Tim. p. 250 et 253.

<sup>2</sup> Id. ibid. t. 1. p. 247.

Diod. Sic. lib. 16. p. 472.

<sup>3</sup> Plut. ib. Diod. ibid.

p. 473; l. 19. p. 652.

La forme du gouvernement avoit récemment essayé de fréquentes révolutions <sup>1</sup>, et les lois étoient sans vigueur. Elles avoient été rédigées pendant la guerre du Péloponèse, par une assemblée d'hommes éclairés, à la tête desquels étoit ce Dioclès, dont la mémoire fut consacrée par un temple que l'ancien Denys fit démolir. Ce législateur sévère avoit défendu, sous peine de mort, de paroître avec des armes dans la place publique. Quelque temps après, les ennemis ayant fait une irruption aux environs de Syracuse, il sort de chez lui, l'épée à la main; il apprend au même instant qu'il s'est élevé une émeute dans la place; il y court; un particulier s'écrie: «Vous venez d'abroger votre loi. Dites plutôt que je l'ai confirmée,» répondit-il, en se plongeant l'épée dans le sein <sup>2</sup>.

Ses lois établissoient la démocratie, mais pour corriger les vices de ce gouvernement, elles poursuivoient avec vigueur toutes les espèces d'injustices; et pour ne rien laisser aux caprices des juges, elles attachoient, autant qu'il est possible, une décision à chaque contestation, une peine à chaque délit. Cependant, outre qu'elles sont écrites en ancien langage, leur extrême précision nuit à leur clarté. Timoléon les revit avec Céphalus et Denys, deux

<sup>1</sup> Aristot. de rep. lib. 5. c. 4. t. 2. p. 390.

<sup>2</sup> Diod. Sic. lib. 13. p. 162.

Corinthiens qu'il avoit attirés auprès de lui <sup>1</sup>. Celles qui concernent les particuliers, furent conservées avec des interprétations qui en déterminent le sens; on réforma celles qui regardent la constitution, et l'on réprima la licence du peuple, sans nuire à sa liberté. Pour lui assurer à jamais la jouissance de cette liberté, Timoléon l'invita à détruire toutes ces citadelles, qui servoient de repaires aux tyrans <sup>2</sup>.

La puissante république de Carthage, forcée de demander la paix aux Syracusains, les oppresseurs de la Sicile successivement détruits, les villes rétablies dans leur splendeur, les campagnes couvertes de moissons, un commerce florissant, par-tout l'image de l'union et du bonheur, voilà les bienfaits que Timoléon répandoit sur cette belle contrée <sup>3</sup>: voici les fruits qu'il en recueillit lui-même.

Réduit volontairement à l'état de simple particulier, il vit sa considération s'accroître de jour en jour. Ceux de Syracuse le forcèrent d'accepter dans leur ville une maison distinguée; et aux environs, une retraite agréable, où il couloit des jours tranquilles avec sa femme et ses enfans, qu'il avoit fait venir de Corinthe. Il y recevoit sans cesse les tributs d'es-

<sup>1</sup> Plut. in Timol. p. 248.  
Diod. Sic. lib. 13. p. 263;

<sup>2</sup> Nep. in Timol. c. 3.  
<sup>3</sup> Diod. Sic. lib. 16. p.

time et de reconnoissance que lui offroient les peuples qui le regardoient comme leur second fondateur. Tous les traités, tous les réglemens qui se faisoient en Sicile, on venoit de près, de loin, les soumettre à ses lumières, et rien ne s'exécutoit qu'avec son approbation <sup>1</sup>.

Il perdit la vue dans un âge assez avancé <sup>2</sup>. Les Syracusains, plus touchés de son malheur qu'il ne le fut lui-même, redoublèrent d'attentions à son égard. Ils lui amenoient les étrangers qui venoient chez eux. Voilà, disoient-ils, notre bienfaiteur, notre père; il a préféré au triomphe brillant qui l'attendoit à Corinthe, à la gloire qu'il auroit acquise dans la Grèce, le plaisir de vivre au milieu de ses enfans <sup>3</sup>. Timoléon n'opposoit aux louanges qu'on lui prodiguoit, que cette réponse modeste: « Les dieux vouloient sauver la Sicile; je leur rends grâces de m'avoir choisi pour l'instrument de leurs bontés <sup>4</sup>. »

L'amour des Syracusains éclatoit encore plus lorsque dans l'assemblée générale on agitoit quelque question importante. Des députés l'invitoient à s'y rendre; il montoit sur un char; dès qu'il paroissoit, tout le peuple le saluoit à grands cris; Timoléon saluoit le peuple à son

<sup>1</sup> Plut. in Timol. t. I. p. 253.

<sup>2</sup> Nep. ibid. c. 4.

<sup>3</sup> Plut. ibid. p. 254.

<sup>4</sup> Nep. ibid. c. 4.

tour, et après que les transports de joie et d'amour avoient cessé, il s'informoit du sujet de la délibération, et donnoit son avis, qui entraînoit tous les suffrages. A son retour, il traversoit de nouveau la place, et les mêmes acclamations le suivoient, jusqu'à ce qu'on l'eût perdu de vue <sup>1</sup>.

La reconnoissance des Syracusains ne pouvoit s'épuiser. Ils décidèrent, que le jour de sa naissance seroit regardé comme un jour de fête, et qu'ils demanderoient un général à Corinthe, toutes les fois qu'ils auroient une guerre à soutenir contre quelque nation étrangère <sup>2</sup>.

A sa mort, la douleur publique ne trouva de soulagement que dans les honneurs accordés à sa mémoire. On donna le temps aux habitans des villes voisines, de se rendre à Syracuse pour assister au convoi. Des jeunes-gens, choisis par le sort, portèrent le corps sur leurs épaules. Il étoit étendu sur un lit richement paré. Un nombre infini d'hommes et de femmes l'accompagnoient, couronnés de fleurs, vêtus de robes blanches, et faisant retentir les airs du nom et des louanges de Timoléon; mais leurs gémissemens et leurs larmes attestoient encore mieux leur tendresse et leur douleur.

Quand le corps fut mis sur le bucher, un

<sup>1</sup> Plut. in Timol. p. 254.

<sup>2</sup> Id. ib. Nep. in Timol. c. 5.



héraut lut à haute voix le décret suivant: Le peuple de Syracuse, en reconnaissance de ce que Timoléon a détruit les tyrans, vaincu les barbares, rétabli plusieurs grandes villes, et donné des lois aux Siciliens, a résolu de consacrer deux cents mines \* à ses funérailles, et d'honorer tous les ans sa mémoire par des combats de musique, des courses de chevaux, et des jeux gymniques <sup>1</sup>.

D'autres généraux se sont signalés par des conquêtes plus brillantes; aucun n'a fait de si grandes choses. Il entreprit la guerre pour travailler au bonheur de la Sicile; et quand il l'eut terminée, il ne lui resta plus d'autre ambition que d'être aimé.

Il fit respecter et chérir l'autorité pendant qu'il en étoit revêtu; lorsqu'il s'en fut dépouillé, il la respecta et la chérit plus que les autres citoyens. Un jour, en pleine assemblée, deux orateurs osèrent l'accuser d'avoir malversé dans les places qu'il avoit remplies. Il arrêta le peuple soulevé contre eux: «Je n'ai affronté, dit-il, tant de travaux et de dangers, que pour mettre le moindre des citoyens en état de défendre les lois, et de dire librement sa pensée <sup>2</sup>».

Il exerça sur les cœurs un empire absolu, parce qu'il fut doux, modeste, simple, dé-

\* 18000 livres.

<sup>2</sup> Id. *ibid.* p. 253. *Nep.*

*Plutarch. Timol. t. I. c. 5.*

p. 255.

intéressé, et sur-tout infiniment juste. Tant de vertus désarmoient ceux qui étoient accablés de l'éclat de ses actions, et de la supériorité de ses lumières. Timoléon éprouva qu'après avoir rendu de grands services à une nation, il suffit de la laisser faire, pour en être adoré.

Sur un mot de l'orateur Démocrite.

*Fin du Tome VI.*